

de cet ordre, mais nous ne devons pas négliger d'attirer l'attention sur un facteur somatique qui pourrait bien avoir joué son rôle. Schreber, au moment où il tomba malade, avait cinquante et un ans, il se trouvait à cet âge critique pour la vie sexuelle où, chez la femme, après une exaltation préalable, la fonction sexuelle subit une involution notable, involution dont l'homme non plus ne semble pas exempt : il existe aussi pour l'homme une « ménopause » entraînant les dispositions pathologiques subséquentes (1).

Je puis me figurer qu'une hypothèse d'après laquelle un sentiment de sympathie éprouvé pour son médecin par un homme éclate, renforcé, huit ans plus tard (2), et occasionne un si grave trouble psychique, cette hypothèse, dis-je, doit sembler hasardeuse. Mais je ne nous crois pas justifiés à rejeter une telle hypothèse sur la seule vertu de son invraisemblance si, par ailleurs, elle se recommande à nous; nous ferons mieux d'essayer de voir jusqu'où elle peut nous conduire. Car cette invraisemblance peut n'être que temporaire et tenir à ce que cette hypothèse mise en doute n'a pas encore trouvé sa place dans un enchaînement de faits, à ce que cette hypothèse est la première avec laquelle nous ayons abordé le problème. Mais pour ceux qui ne savent pas suspendre leur jugement, et qui trouvent notre hypothèse tout à fait insoutenable, il est aisé de faire voir qu'il est possible de lui faire perdre son caractère surprenant. Le sentiment de sympathie éprouvé par le médecin peut très bien avoir été dû à un processus de « transfert », transfert par lequel un investissement affectif du malade fut transposé d'une personne qui lui importait fort à la personne du médecin, indifférente en elle-même, de telle sorte que le médecin semble avoir été choisi comme substitut d'une autre, tenant de beaucoup plus près au malade. En termes plus concrets, le médecin ayant rappelé d'une manière quelconque son frère ou son père au malade, celui-ci retrouva dans le médecin son frère ou son père, et alors il n'y a plus rien de surprenant à ce que, dans certaines circonstances, la nostalgie de cette personne substituée se réveille et exerce

(1) Je dois ce renseignement sur l'âge qu'avait Schreber lors de sa maladie à l'amabilité de l'un de ses parents; ce renseignement me fut fourni par l'intermédiaire du Dr Stegmann, de Dresde. Hormis ce renseignement, je ne me suis servi dans ce travail de rien qui n'émanât du texte même des *Mémoires d'un Névropathe*.

(2) Tel est l'intervalle séparant la première maladie de Schreber de la seconde.

une action d'une violence que seule son origine et son importance originelle permettent d'expliquer.

Pour cette tentative d'explication, il serait intéressant de savoir si le père du patient vivait encore lorsque celui-ci tomba malade, si celui-ci avait eu un frère, et si ce frère, à cette époque, était du nombre des vivants ou du nombre des « bienheureux ». J'éprouvai par suite une grande satisfaction en trouvant enfin, après de longues recherches, dans les *Mémoires d'un Névropathe*, le passage suivant, par lequel le malade lui-même lève tous les doutes à cet égard : « La mémoire de mon père et de mon frère... m'est aussi sacrée que..., etc. » (p. 442). Ainsi tous deux étaient déjà morts lors de la deuxième maladie, — peut-être même lors de la première ?

Nous n'aurons, je pense, plus besoin de nous élever contre l'hypothèse d'après laquelle un fantasme de désir de nature féminine (homosexuel passif) aurait été la cause occasionnelle de la maladie, fantasme ayant pris pour objet la personne du médecin. Une vive résistance à ce fantasme s'éleva en Schreber de la part de l'ensemble de sa personnalité, et la lutte défensive qui s'ensuivit — lutte qui eût pu peut-être tout aussi bien revêtir une autre forme — adopta, pour des raisons inconnues, la forme d'un délire de persécution. Celui dont il avait la nostalgie devint alors son persécuteur, le fond même du fantasme de désir devint celui de la persécution. Nous présumons que ce même schéma général se montrera applicable à d'autres cas encore de délire de persécution. Ce qui distingue cependant le cas de Schreber d'autres cas semblables, c'est son évolution ultérieure et la transformation qu'au cours de cette évolution il vint à subir.

L'une de ces transformations consista dans le remplacement de Flechsig par la plus haute figure de Dieu, ce qui d'abord semble amener une aggravation du conflit, une intensification intolérable de la persécution. Mais on le voit bientôt : cette première transformation du délire amène la seconde et, avec celle-ci, la solution du conflit. Il était impossible à Schreber de se complaire dans le rôle d'une prostituée livrée à son médecin; mais la tâche qui lui est à présent imposée, de donner à Dieu lui-même la volupté qu'il recherche, ne se heurte pas aux mêmes résistances de la part du moi. L'émasculatation n'est plus une honte, elle devient conforme à l'ordre de l'univers, elle prend place dans un grand